

# foi

---

Aucune discipline humaine, pas même les mathématiques, ne s'édifie sans actes de foi, qui au fond révèlent un désir d'harmonie entre des forces contraires ou multiples qui trop souvent s'entrechoquent. On disait jadis des êtres dangereux qu'ils étaient sans foi ni loi. Aujourd'hui, on estime parfois que la liberté, cette valeur dominante, peut se passer de foi, que ne croire en rien est un atout. En réalité, ne croire en rien est impossible, et il importe de connaître ses convictions profondes plutôt que de se laisser manipuler par des idéologies qui nous téléguident malgré nous. La foi intime en une constellation de valeurs, loin des rites d'appartenance et du dogmatisme, est un signe de santé philosophique.

---

**S**ous un soleil assassin, les prisonniers creusent un trou de cent quatre-vingts centimètres de profondeur et d'un mètre de large. Tout autour d'eux semble trembler ou gémir sous l'effet de la brûlante chaleur. Rien ne bouge si ce n'est leurs corps harassés qui, lentement, coup de pelle après coup de pelle, achèvent leur labeur. Au fond de cette espèce de cercueil, ils transpirent abondamment, langues pendues, le souffle court. Ne pas penser, ne pas réagir.

Ils finissent enfin, épuisés, et sourdement enragés : ils savent que le pire est à venir. Bientôt, du haut de l'ouvrage, les gardiens vont baisser leur braguette et leur pisser dessus. Ils riront, leurs flasques appendices à l'air qu'ils dirigeront comme des lances pour tenter d'atteindre les visages, saluant d'un cri celui qui fera mouche le premier. Puis ils les feront sortir, reboucher le trou et regagner leur cellule sans avoir le droit à une douche. Le même rituel, chaque semaine.

Mais aujourd'hui, le matricule 46 664 a décidé d'agir. Il va tenter de briser le supplice par la seule parole. Il mesure l'importance du risque pris, mais il a désormais foi en la méthode de lutte qu'il a mûrie depuis des années. Changer le paradigme, comprendre l'adversaire, voire l'aimer. Juste avant que le premier garde ne passe à l'acte, subitement, dans l'afrikaans des oppresseurs, il lui crie, d'une voix forte mais calme : « Alors, jeune homme, pensez-vous vraiment que votre mère serait fière de vous ? Et que direz-vous au pasteur à confession ? Que répondrez-vous à votre enfant lorsqu'il vous demandera si vous êtes un homme de bien ? »

Le garde tétanisé ne bouge plus, le regard fixé sur le prisonnier, comme s'il découvrirait son existence. Il remonte sa braguette d'un geste mécanique, lui crache dessus en râlant et lui ordonne de sortir et de reboucher. Il s'éloigne et les deux autres gardiens font de même. Le matricule 46 664 exulte intérieurement. En parlant sa langue, il s'est brutalement et soudainement « civilisé » aux yeux du gardien.

Depuis des mois, dans sa minuscule cellule, il a durement travaillé pour assimiler ce dialecte ardu et brutal. Une langue venue du Nord, terriblement ordonnée, aux arêtes coupantes. L'inverse du langage tout en rondeur et en délicatesse qui a bercé toute son enfance. Mais après tout, toute langue a sa beauté dès lors qu'elle permet le contact entre deux personnes.

Ils ont fini de reboucher et désormais marchent pesamment pour regagner leur cellule. 46 664 observe l'orgueil retrouvé dans le regard de ses codétenus. Il sait désormais le chemin à suivre. C'est une conviction. Il faudra dominer totalement leur langue ainsi que l'anglais, s'armer intellectuellement pour vaincre dans la durée, écrire, mobiliser toutes les consciences. Ici, dans cette prison de Robben Island, il va créer une université pour instruire ses troupes.

Il songe à sa culture ubuntu sans laquelle il aurait cédé à la facilité, celle de haïr ces hommes-là, celle de laisser son âme s'emplier de rage et de brutalité, celle d'oublier que derrière leurs uniformes, ces gamins de vingt ans ne sont que des enfants. Il faut une force surhumaine pour ne pas haïr l'imbécillité perverse. Et cela aussi, il faudra l'expliquer, le faire accepter, de ses amis, de ses frères de combats qui n'auront que la vengeance en tête. Un vaste combat sur deux fronts, tel sera son destin.

« Ces gardiens sont des Africains eux aussi maintenant », lui a susurré un jour le vieil esprit des savanes. Tout est limpide

désormais : il devra tenir cette ligne ténue, fine, vulnérable qui se situe entre les deux parties en conflit, pour maintenir la peur en laisse, pour rejeter les incendiaires des deux camps, pour museler de force les haines et les ressentiments. Tous ont peur, les opprimés qu'il représente, mais aussi ceux parmi les oppresseurs qui craignent le grand retour de balancier, la persécution à rebours, voire l'expulsion.

« Oui, il faudra pardonner et protéger les droits des Blancs dès lors qu'un homme vaudra une voix et que nous aurons repris le pouvoir », songe Nelson. Ce sera long, mais il peut gagner ce combat. « Nous sommes tous liés et mon humanité est inextricablement liée à celle de ce jeune gardien », songe-t-il. À cet instant, le matricule 46664 sourit. Il perçoit les pas des officiers qui s'éloignent de sa minuscule cellule après l'avoir verrouillée. Nelson Mandela a décidé de se battre pour tous, même pour eux.

## L'inspiration

La foi a parfois mauvaise presse car on l'associe à tort à la seule religion. Mais au fond, qui peut exister sans foi ? Combien de personnes sont capables de glisser de jour en jour, de circuler d'activité en activité, sans aucune sorte de croyance, ni foi dans leur choix de vie, ni foi dans les autres, ni foi parfois dans leur foi officielle, fût-elle une église, une vision du monde ou un

régime politique comme la démocratie. La question de la foi ne concerne pas fondamentalement l'athéisme ou une religion organisée, mais la conviction, en quelque sorte un élan vital conscient, une relation avec une idée ou une personne, une orientation persistante. En somme, une grande confiance.

Hegel disait que rien de grand ne se fait sans passion. Sans fidélité à des principes, peu s'édifie. Et, à l'inverse, lorsque la foi est trop forte, elle est proche de s'autodétruire, trop ardente pour être durable ou pour faire monde. La foi est un pari patient, comme le suggérait Pascal au XVII<sup>e</sup> siècle. Presque une décision, elle n'exclut jamais le doute, car il faut un peu douter pour continuer à penser, mais elle exclut le nihilisme qui nous transforme en machines perverses ou inconscientes. Le paradoxe de la foi est que lorsque celle-ci se fait rare, elle ne disparaît pas pour autant : elle devient plutôt *mauvaise*, dirait le philosophe Jean-Paul Sartre.

La mauvaise foi, c'est la lâcheté de celui ou celle qui se réfugie derrière une sorte de fatalisme existentiel – une enfance malheureuse, l'injustice structurelle du monde, la loi du plus fort, la bêtise ou l'enfer des autres, la corruption – pour expliquer son acceptation de l'ordre établi ou de l'ordre des choses, et sa lâcheté vis-à-vis de la responsabilité envers ses propres actes. « Je suis impuissant car les dominants m'ont souvent humilié » ; il y a dans une telle affirmation une foi dans le pouvoir castrateur du passé, une adhésion presque fétichiste au reflux du ressentiment, une croyance dans la solidité

de la réalité et la causalité déterministe du passé. Les postures nihilistes sont sans espoir et sans liberté. D'un autre côté, celui qui a besoin de maints signes extérieurs de croyance, de cent rituels, de commandements, de menaces et de puritanisme, de miracles quotidiens, est sans doute une personne qui doute infiniment : elle trouve nécessaire de se museler pour croire, ou de s'entourer de fétiches et de preuves tremblantes. La foi est un monologue intérieur, celui de tous les hommes dans leurs diverses prisons sociales. Sans foi en quelque admirable horizon, nous vivrions dans l'angoisse ou l'ennui.

Le président Mitterrand, conseillé par le publicitaire Séguéla, avait trouvé ce slogan efficace : « La Force tranquille ». Il faudrait privilégier en chacun une *foi tranquille en la vie et ses pouvoirs régénérateurs*, quelque chose comme un sourire de Joconde qui point trop n'en fait, mais qui ose s'éveiller à l'esprit et à l'action. La foi tranquille, c'est une demi-folie, l'envie que la réalité ne soit pas si différente des rêves personnels. La foi tranquille, ce serait aussi le résultat d'un dialogue avec son destin : l'âme a pris des risques mais elle n'est pas morte, elle mûrit plutôt, apprend à rire de soi sans perdre pied.

Mais s'il y a une foi tranquille, peut-il y avoir aujourd'hui une grande foi, quelque chose comme une nouvelle religion sans figure du père, sans naïveté anthropomorphique, sans breloques menaçantes ni mascarade humide ? Le postmodernisme nous a fait

croire que nous pourrions vivre ensemble sans croire et sans être d'accord : le résultat c'est par exemple le relatif pouvoir pris aujourd'hui par des églises lointaines ou ésotériques. Le sommeil de la spiritualité engendre des monstres, sans doute autant que l'excès de spiritualité sans questionnement philosophique. La foi est cet état qui n'a pas besoin de surproduire pour combler le vide et l'angoisse. Elle sait laisser venir à soi, portée par son pouvoir créateur au pied du mur de nos prisons réalistes. Cette foi-pari dans le principe de création, les enfants l'appellent magie, les artistes imagination. Mozart lui-même, pourtant un génie de la technique musicale, ne se sentait heureux que lorsque la créativité lui échappait tout en s'accroissant, comme prise en charge par une force supérieure. On l'a compris, la foi et la croyance sont ubiquitaires, sans doute plus sacrées que ce qu'elles produisent, car notre désir de croire en un principe unificateur est impérissable.

À moins que ce ne soit le contraire, que loin de ce besoin universel, la foi suprême soit une ouverture au singulier, à l'infinitésimal, à la différence du maintenant, cette profusion étrange de formes de vie dont nous rêvons la cohabitation et l'harmonie.

la constellation de

---

## **Nelson Mandela**

**foi, bienveillance** (lire page 59), **intégrité** (lire page 187),  
**Légitimité** (lire page 227), **œuvre** (lire page 267), **ténacité**  
(lire page 363), **xénophilie** (lire page 405).